

Voir dans sa famille, vous qui n'êtes que belle et honnête ; tous ces nobles sont impitoyables, ils ont le cœur fait avec de l'airain ; je connais ces gens-là, mon enfant.

Et sa voix semblait prophétique, et la jeune fille inclinait toujours la tête en silence et ne répondait pas.

—Et vous, confiante dans l'amour qu'on vous jurerait, vous vous laisseriez séduire peut-être, et bientôt votre déshonneur, caché d'abord, deviendrait public, et votre bonne mère en aurait la cœur torturé. —Oh ! je connais ces tortures-là, mon enfant.

—Jamais ! jamais ! murmura Alice sanglotante.

Et le vieillard, dont le pâle visage devenait de plus en plus prophétique et solennel, continua encore :

—Si vous aviez un père, il pourrait au moins vous venger, ou, pour exiger réparation de son outrage, courir après l'homme qui vous aurait séduite ; puis, s'il le rejoignait, dans un moment d'empertement, de délires, s'il rencontrait une arme, il le tuerait sous vos yeux.

—Oh ! vous m'effrayez ! balbutia Alice en pleurs.

Et le fou reprit mais d'une voix affaiblie et sombre :

—Et votre déshonneur deviendrait irréparable. — Il pleurerait alors, il se désespérerait, il demanderait à Dieu pardon de son crime, il souhaiterait de mourir, déchiré, meurtri qu'il serait par les remords ; et vous voyant désolée, gémissante, il ne pourrait même pas se consoler. Je connais tout cela, moi.

—Grâce ! grâce ! s'écria Alice hors d'elle-même.

—Puis votre santé s'affaiblirait ! ... —Et sa voix était pleine de larmes alors : —Il vous verrait lentement mourir sous ses yeux, —et lui, lui, il en perdrait la raison ! — Et sa voix devenait tonnante : — Puis un jour il quitterait sa patrie, sa fille, il irait s'exiler dans un pays lointain, et tous ceux qui le rencontraient pauvre, courbé par l'âge, et insensé par moment, croiraient qu'il a toujours été ainsi, et ne réfléchiraient pas que le désespoir, le remords, peuvent aliéner la raison ; et ne lui connaissant pas

de nom, ils le nommeraient le pauvre fou ! Je connais cela, moi, je connais cela !

Et en parlant ainsi, il laissa tomber sa tête blanche.

Alice pleurait toujours.

—Je ne le reverrai plus, disait-elle, je ne le reverrai plus.

Il se fit quelques minutes de silence ; enfin ; le vieillard sembla se souvenir, et regardant autour de lui, il aperçut la jeune fille pâle et éploquée.

—Tout cela, mon enfant, n'arrivera pas, lui dit-il, car vous n'avez plus de père ; mais il vous reste une mère, et elle en mourrait.

—Ayez pitié de moi, mon Dieu ! pensa Alice ayez pitié de moi.

Il lui tendit ensuite la main en souriant.

—Pardonnez tout ce que je vous ai dit, continua-t-il : mais j'ai voulu vous sauver malgré vous.

—Merci, Merci, répondit Alice en serrant sa main.

Le vieillard dégagéa l'entement et se dérigea vers la porte ; pendant ce temps la jeune fille s'était approchée de la fenêtre, et, croyant n'être pas apperçue, elle releva l'écharpe qu'elle venait d'y mettre. En ce moment le fou se retourna et devina tout.

—C'est bien, mon enfant, c'est bien, dit-il en lui-même.

Alice courut à lui.

—Vous marchez avec peine, dit-elle ; donnez-moi le bras et je vous conduirai à votre chaumiére.

—Non, ma fille ; c'est inutile : le vieillard connaît son chemin, depuis dix ans qu'il habite ce pays.

—Ma mère ne sera pas inquiète, ajouta Alice ; je lui dirai que je sors avec vous. — Prenez mon bras, ce sera aujourd'hui chacun son tour à être le guide de l'autre.

Le fou lui prit le bras.

—Je n'ai été que le guide, répondit-il en souriant ; vous êtes le soutien.

Et tous deux s'éloignèrent.

(A CONTINUER.)

UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLEON LEGENDRE.

Première Partie.—CHAPITRE 2ND.

(Suite.)

Arrivés sur l'autre côté, nous traversâmes la pointe, et, au milieu des branches, à une dizaine de pas du rivage, nous eûmes la bonne fortune de découvrir un très-grand canot engagé entre deux énormes troncs de pins, où les hautes eaux, en se retirant, l'avaient probablement laissé. Après beaucoup d'efforts, nous parvîmes à le dégager et à le lancer dans le lac. Nous eûmes bientôt confectionné, avec nos hachettes, deux pagaines très-passables, et nous partîmes pour explorer un peu dans les environs.

Rendus au milieu du lac, nous avions sous les yeux un spectacle magnifique. La surface de l'eau était tranquille et polie comme un miroir dans lequel venaient se mirer les pins à la cime majestueuse. Dans un angle de la rive une touffe de chênes géants entrelaçaient leurs rameaux et formaient, au dessus de l'eau une voûte de verdure sur laquelle la réfraction des rayons du soleil produisait les effets les plus brillants. Des vignes sauvages entouraient leurs troncs en s'élevant presque jusqu'aux branches supérieures ; pendant qu'au dessous les plus belles